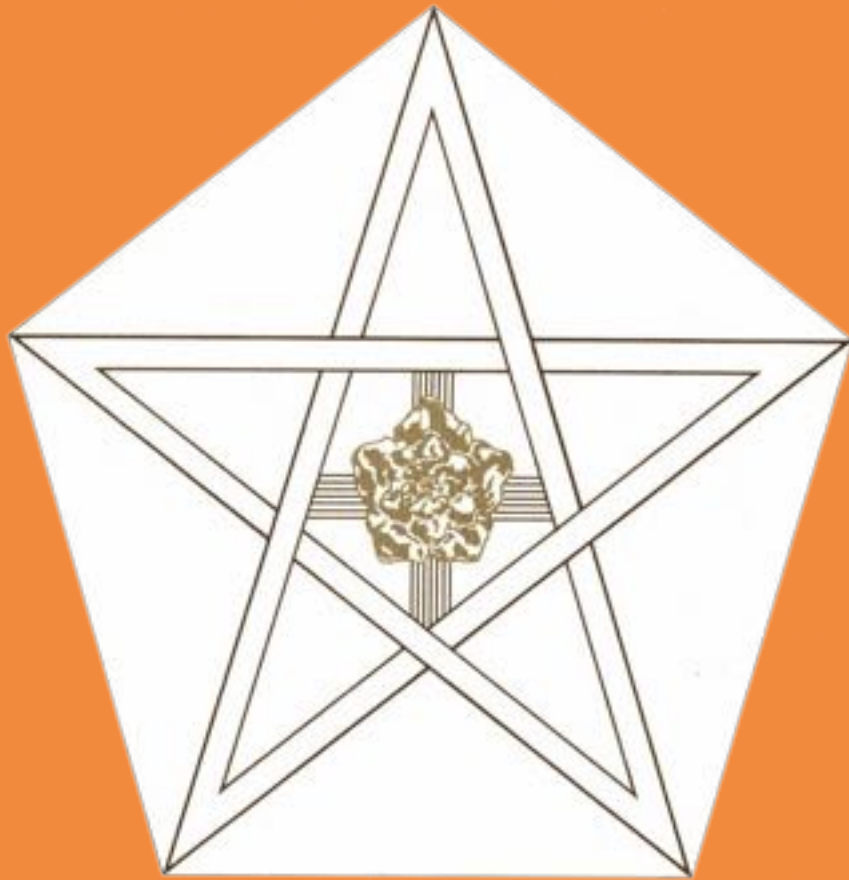




# PENTAGRAMME

LECTORIUM  
ROSICRUCIANUM

1984

# PENTAGRAMME

JANVIER — 1984

## *Sommaire :*

Le travailleur du vignoble de Dieu

Le Mystère de la Lumière intérieure

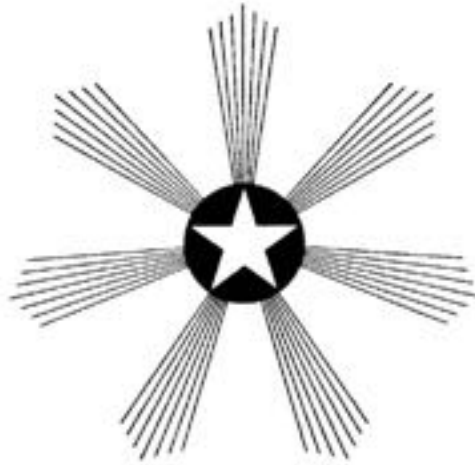
La Conscience, clef de la Vie Nouvelle

Du Châtiment de l'Âme (XI)

Je voyage pour parler de Dieu

Accepter la réalité, c'est être libre

Le Yoga



# Le travailleur du vignoble de Dieu

« *Servir autrui avec un dévouement parfait est le chemin le plus sûr et le plus joyeux pour aller à Dieu.* » Peut-être avez-vous déjà lu cette citation dans notre littérature, ou l'avez-vous entendue lors d'un service de temple. Nombreux sont ceux qui n'en savent pas les termes exacts, mais qui en connaissent parfaitement le sens et le contenu, et qui vivent ces paroles.

L'École Spirituelle offre de nombreuses possibilités de servir les autres, le Grand Œuvre, la Gnose, de manière désintéressée. Mais, malgré toutes les possibilités et perspectives libératrices d'un tel comportement, il ne faut pas oublier que le service désintéressé n'est qu'un prélude, n'est qu'un début qui doit rapidement faire place à un état complètement nouveau. Le service désintéressé doit pouvoir, très rapidement et très concrètement, mener à la transfiguration. Si ce n'est pas le cas, nous n'accomplissons alors rien de véritablement nouveau, nous ne créons pas l'Homme Nouveau, quand bien même nous serions très élevés selon les normes de ce monde.

Certaines personnes se dévouent à leurs prochains sans désirer parcourir pour autant le chemin gnostique du Salut. Mais si l'on a une certaine compréhension du chemin gnostique, on doit arriver à la conclusion logique qu'il est souhaitable de parvenir à s'oublier soi-même. Dans ce cas, il s'agit seulement d'une méthode, d'une expérience qui n'a en soi aucune valeur absolue. En réalité, l'abnégation, le désintéressement signifient la mort à ce monde. Or cela n'est possible qu'à partir du moment où quelque chose d'entièrement nouveau prend la place de la conscience naturelle.

Si l'on examine la réalité de près, nous constatons que, malgré le désintéressement, malgré le dévouement et l'abnégation, le moi est toujours présent dans toute sa force. On peut l'avoir oublié, mais il n'a pas disparu pour autant ! Car le moi est doté d'un fort instinct de conservation ; c'est lui le moteur de l'existence biologique et, dans le meilleur des cas, on peut le refouler tout au plus pour quelque temps.

Cependant, c'est alors aux moments les plus inopportuns qu'il risque de réapparaître, et qu'il réapparaît en effet ! C'est pour cette raison que ce comportement, caractéristique des débuts de l'apprentissage, présente des aspects libérateurs mais aussi de grands dangers, comme tout ce que nous entreprenons en nous basant sur la nature dialectique.

Nombreux sont les hommes qui vivent une vie exemplaire, pleine de dévouement. Nous en voyons tous les jours. Ce sont des gens agréables à fréquenter. Ils sont d'un commerce beaucoup plus facile que ceux qui mettent leur moi en avant de façon marquée et arrogante, et s'imposent aux autres brutalement.

Ce sont toujours eux les plus forts et qui donnent le ton ; il faut se méfier de ces personnes-là.

Il est certain que vous resterez sur vos gardes, même si vous travaillez avec dévouement et abnégation. Votre expérience vous conseille la plus grande prudence et vous commencez à en tenir compte ; vous devenez plus circonspect. Le désintéressement se transforme en une conduite réfléchie, imposée par vos semblables, et qui devra fatalement être de règle dans la nature de la mort si vous voulez tant soit peu vous entendre avec les autres. Et qui ne le voudrait pas ?

Il s'agit d'aller vers le monde et vers les autres avec beaucoup de diplomatie, de prudence et de délicatesse, si nous ne voulons pas nous heurter à des difficultés et susciter des problèmes à chaque pas. Pour cette raison, celui qui se dévoue et qui tente de s'adapter aux situations avec tact, passe pratiquement inaperçu dans notre société hautement complexe, et c'est lui qui réussit finalement le mieux.

Cependant ce comportement n'est pas final en soi ni absolu ; et comme tout en ce monde, ce n'est qu'un misérable compromis sur le chemin de la vraie vie d'élève. Expliquons-nous à l'aide d'un exemple. Supposons qu'un élève se précipite littéralement sur le travail à faire dans l'École, pour la Gnose, animé par les intentions les plus nobles que l'on puisse imaginer. Il ne manquera pas, alors, de s'oublier totalement. Brûlant du plus pur amour pour l'humanité entière et enflammé par le désir de la Gnose, il accomplit un immense travail et fait vraiment le sacrifice de lui-même.

Parlons maintenant des conséquences de cette conduite. Elle commence par l'oubli de soi, mais doit continuer par le sacrifice de soi. Or c'est là précisément que la situation s'aggrave et devient critique. Nous savons tous que les hommes qui possèdent certains talents parviennent à s'oublier eux-mêmes pendant un temps plus ou moins long, particulièrement aux moments où ils sont intérieurement bouleversés, touchés ou quand ils ont entendu l'appel du cœur. Mais dès qu'il faut passer de l'oubli de soi au sacrifice de soi, des limites apparaissent très nettement.

À ce moment, le moi, oublié pendant un certain temps, va montrer qu'il est toujours bien là. La fatigue, par exemple, se fait sentir et des résistances se font jour. Puis viennent les déceptions, ensuite l'amertume et soudain nous éprouvons l'ingratitude des autres, qui, pensons-nous, abusent de notre bonté.

Comprenez-vous que nous nous trouvons ici à l'intérieur des limites du comportement dialectique ? Nous commençons à agir en tant qu'êtres dialectiques, et nous touchons nos limites selon les normes dialectiques. C'est pourquoi nous comprenons très bien ces situations. Il se peut que vous viviez dans une totale abnégation, mais vous le faites selon vos propres critères. Vous avez une certaine idée, ou vous êtes en train de vous en faire une, d'un comportement désintéressé.

Et, automatiquement, vous reliez certains espoirs à cet idéal. Vous concrétisez

toujours plus vos idéaux et vous êtes soudain effrayé de voir que les autres n'en tiennent pas compte et y sont même opposés. Si, en outre, ce sont des compagnons ou des représentants de l'École Spirituelle, un conflit éclate en vous ou, ce qui est encore plus probable, entre vous et les autres, conflit qui s'amplifie et devient un feu ardent. Alors, vous vous sentez incompris ; au lieu de vous remettre en question, vous commencez à douter des autres et, au cas où ce sont des représentants de l'École, à douter de l'École elle-même.

Vous voyez alors le moi revenir au galop et occuper à nouveau le premier plan ! Une fois de plus il défend coûte que coûte ses idées, ce à quoi il tient, et refuse d'abandonner tant soit peu sa position. Tout cela est humain et nous le comprenons fort bien. Mais cela prouve, en même temps, que celui qui s'oublie lui-même en se dévouant et fait le sacrifice de lui-même n'est, malgré tout, pas encore devenu un être totalement désintéressé et réellement autre. Le moi est toujours là ! Il n'a fait que se retirer pour quelque temps ! La raison de cette permanence du moi apparaît clairement quand on étudie sa vraie nature.

Le moi est la conscience égoцентриque. Le moi est contenu dans un noyau de conscience, dans une étincelle de conscience. Ce feu possède deux foyers, l'un dans le sanctuaire de la tête, l'autre dans le sanctuaire du bassin. C'est pourquoi nous disons que le moi a son siège dans l'espace situé derrière l'os frontal et qu'il se trouve aussi dans le plexus solaire. ***Le plexus solaire est appelé quelquefois l'« égo du ventre ».*** Dans l'exemple que nous venons d'étudier, l'élève qui s'est jeté littéralement sur le travail, a échoué. Et nous sommes persuadés que cela est arrivé main tes fois à beaucoup d'entre vous. Le service désintéressé ne serait-il donc pas adapté au chemin de l'élève ?

Si, mais tout dépend des mobiles qui sont à l'origine de ce service. Il est fort possible que nous ayons été amenés à nous dévouer de la sorte par une adhésion spontanée à l'École Spirituelle et par enthousiasme naturel. Or, à part le fait de servir une cause spirituelle, il n'y a pas de différence entre ce dévouement et celui déployé au service de n'importe quel autre idéal, que ce soit sportif, humanitaire, charitable, religieux, scientifique, etc. ...

Un tel dévouement peut constituer une base de départ dans l'École Spirituelle, mais alors il faut rapidement que la raison de votre conduite et vos mobiles puissent provenir d'une autre source. Au début de l'apprentissage, vous servez en tant qu'être né de la nature, animé éventuellement par l'atome originel qui, grâce à l'hormone du thymus, exerce son influence dans votre sang. A ce stade,

vous suivez toujours les principes dialectiques de la morale classique. Or, au cours de votre cheminement dans l'École, il s'agit d'acquérir le désir de servir dans l'abnégation totale, et de recevoir l'énergie nécessaire pour persévérer, en devenant un Homme Nouveau, un Homme-Âme.

Il s'agit de livrer votre moi à la Nouvelle Âme en vous. C'est cela la reddition du moi dont nous parlons si souvent. Alors seulement votre dévouement prend une forme et une dimension nouvelles. À ce moment, vous abandonnez toutes les normes dialectiques accessibles à la raison humaine. Vous n'attendez plus rien en retour, vous êtes prêt à servir sans conditions, parce que vous avez clairement perçu l'urgente nécessité de votre travail pour la Fraternité Universelle, qui réalise le plan de Dieu sur terre.

Et quand c'est la nouvelle Âme qui vous incite à servir, il en émane une force qui n'est plus de ce monde et qui, de ce fait, n'attend plus rien de ce monde ; c'est une force qui obéit à d'autres lois, qui connaît d'autres normes et ne peut donc jamais être déçue par ce monde. La nouvelle Âme fait pénétrer dans votre corps des forces qui ne sont pas de ce monde et veille à ce que, selon votre état, c'est à dire votre nouvel état d'être, vous ne soyez plus jamais fatigué. C'est à ce moment-là seulement que vous approchez l'état d'initié. L'initié c'est l'homme qui prie afin de recevoir la possibilité de servir jusqu'à son dernier souffle, et même au-delà.

Quand la nouvelle Âme est devenue votre force dynamique, vous faites aussi la distinction, dans l'École Spirituelle, entre le nouveau champ de vie, le champ de force magnétique, l'édifice structurel, et l'organisation de l'École Spirituelle ainsi que les hommes et les femmes qui habitent cette arche de notre époque. Vous faites la distinction entre l'École Spirituelle, instrument de la Fraternité, et ses représentants humains dans le monde d'ici-bas, avec toutes leurs imperfections et leurs erreurs.

Vous servez alors la cause profonde, c'est-à-dire l'École Spirituelle, et par là même la Fraternité Universelle, et non les personnes responsables des manifestations extérieures et du sort de l'École Spirituelle dans la matière.

Quand le désir de servir et l'élan au travail proviennent de l'Âme renée, vous servez de manière tout-à-fait impersonnelle, parce que votre personnalité et sa conscience, la conscience du moi, sont entièrement soumises à l'Âme renée, et parce que le processus de transmutation précédant la transfiguration a com-

mencé.

Le Nouvel Homme-Âme en vous n'a plus d'aspirations personnelles et ne peut donc plus être déçu. Il se donne au service du Grand Œuvre de Dieu, en union avec tous les autres Hommes-Ames, dénué de tout égoïsme et de toute volonté personnelle.

Cet Homme-Âme manifeste uniquement la volonté divine et reçoit, grâce à cela, une richesse incommensurable, un trésor qui n'est pas réservé à lui en particulier, comme c'est le cas dans le monde dialectique, mais qui est offert à tous ceux qui sont capables de s'élever dans le royaume de l'Âme, le Sixième Domaine Cosmique. Un être limité comme nous le sommes ne peut avoir part directement à cette richesse offerte à tous, il la reçoit seulement par l'intermédiaire de l'Homme Nouveau en devenir.

Par là même, cette richesse est illimitée, c'est une force qui jamais ne s'épuise, une source qui ne tarit point. Celui qui, par un dévouement justement compris, sait faire pénétrer cette force dans son microcosme, celui-là peut prétendre véritablement servir le monde et l'humanité, sans passer pour un mégalomane. Bien qu'il soit dans notre monde dialectique un être comme les autres, il possède une force capable d'aider les hommes à sortir de leur état de déchéance afin de retourner dans le Royaume divin.

Nous espérons et demandons que vous puissiez accéder rapidement à l'état de conscience des vrais serviteurs de Dieu.

# Le Mystère de la Lumière intérieure.

La date à laquelle nous célébrons Noël montre que cette fête commémore non seulement un événement historique et religieux, mais marque un phénomène naturel, car c'est aussi la fête du solstice d'hiver, laquelle remonte bien avant la période chrétienne. A cette époque où les nuits s'allongent, l'on est porté à méditer sur le temps des semailles et la future moisson. Mais Noël, considéré du point de vue historico-religieux, mystico-sentimental ou purement matérialiste, est devenu une fête extérieure. L'enseignement intérieur, que cette fête doit dispenser, s'est presque totalement perdu, malgré deux mille ans de prétendue « culture ». De là vient la diversité d'expression qu'elle revêt.

Qu'est-ce qui fait qu'un homme saisit l'essence profonde, l'aspect caché d'un enseignement extérieur, ou inversement, qu'est-ce qui l'empêche de percevoir réellement l'essence profonde des choses ? Qu'est-ce qui fait qu'un homme n'en reconnaît que la forme extérieure trompeuse ?

En réponse à ces questions, citons cet axiome de la Rose-Croix : « Tel état de conscience, tel état de vie. »

Tout homme pense, sent, parle et agit selon son état de conscience. C'est à ce niveau qu'il se donne un but, qu'il célèbre ses fêtes, qu'il saisit les choses ; ou qu'il ne le fait pas ! C'est ce qui explique ses rapports avec son environnement et avec ses semblables. C'est à ce niveau qu'il erre à travers la vie, de l'enfance à la vieillesse, sans changer de façon fondamentale. C'est ce qu'il y a de tragique pour l'individu. C'est aussi ce qu'il y a de tragique pour les civilisations qui, depuis des temps immémoriaux, s'effondrent quand elles sont à leur apogée. C'est ce qu'il y a de tragique avec le cosmos terrestre qui, en tant que porteur de cette existence inharmonieuse, n'en poursuit pas moins sa trajectoire à travers l'éther. La raison de cette tragédie est donnée par la formule : « *Tel état de conscience, tel état de vie.* » Mais démasquer uniquement le côté négatif des choses n'a pas de sens, et une question brûlante se pose ici : « Comment les choses peuvent-elles et doivent-elles

changer ? Qu'est-ce qui nous tirera de l'abîme profond où nous sommes tombés ? Où est le salut de l'homme, des peuples, du cosmos ? » « Tel état de conscience, tel état de vie », tel est l'axiome fondamental qui donne la clé de la délivrance. Car un état de conscience nouveau génère un état de vie nouveau !

### **Semer dans l'incorruptible.**

Seule une semence supérieure fera naître un état de vie supérieur. D'une semence végétale ne peut jamais naître un être animal, quel que soit le sol où elle est semée, quels que soient les moyens utilisés. C'est pour cela que Paul dit :

« *Chaque corps possède sa propre semence.* » Dans la Bible, tout un chapitre est d'ailleurs consacré à ce problème. Nous lisons au chapitre XV de la première lettre aux Corinthiens (35-55) :

« *Mais quelqu'un dira : Comment les morts ressuscitent-ils et avec quel corps reviennent-ils ? Insensé ! Ce que tu sèmes ne reprend point vie, s'il ne meurt. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui naîtra ; c'est un simple grain de blé peut-être, ou de quelque autre semence ; puis Dieu lui donne un corps comme il lui plaît, et à chaque semence il donne un corps qui lui est propre.*

*Toute chair n'est pas la même chair ; mais autre est la chair des hommes, autre celle des quadrupèdes, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons. Il y a aussi des corps célestes et des corps terrestres ; mais autre est l'éclat des corps célestes, autre celui des corps terrestres. Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, et autre l'éclat des étoiles ; même une étoile diffère en éclat d'une autre étoile. Ainsi en est-il de la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible ; il ressuscite incorruptible ; il est semé méprisable, il ressuscite glorieux ; il est semé infirme, il ressuscite plein de force ; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel ; S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel.*

*C'est pourquoi il est écrit : Le premier homme, Adam, devient une âme vivante. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant. Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal ; ce qui est spirituel vient ensuite. Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le second homme est du ciel. Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres ; et tel est le céleste, tels sont aussi*

*les célestes. Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.*

*Ce que je dis, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité. Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite :*

*« La mort a été engloutie dans la victoire.*

*Ô mort, où est ta victoire ?*

*Ô mort, où est ton aiguillon ? »*

Dans ces versets, il est question non seulement de la semence de la résurrection et de l'immortalité, mais aussi de la semence de la perdition et de la chute. De cette dernière semence proviennent non seulement l'homme détourné du Plan de Dieu, mais aussi le cosmos, le système planétaire, la voie lactée, oui l'entière manifestation visible de l'univers. Jacob Boehme en parle comme de « *l'espace fermé de la mort* ». C'est la différence de vibration qui trace la frontière avec le monde divin et non pas l'espace lui-même.

En n'importe quelle période, aucun système humain, cosmique ou inter-planétaire, soumis au changement et à la mort, ne peut provenir d'une semence divine et éternelle, car une semence divine, un principe d'éternité, ne peut engendrer que l'éternité. Mais ce qui est merveilleux, dans la création divine, c'est que des corps et des systèmes possèdent en eux-mêmes la semence de la renaissance et la possibilité d'une manifestation supérieure, qu'elles leur soient immanentes, c'est-à-dire que ces corps et ces systèmes recèlent cette semence et cette possibilité. Le nouvel état de conscience ne peut croître que d'une telle semence.

Dès qu'un enfant des hommes devient conscient de son état d'homme déchu et que, de tout son être, il aspire à la guérison et au retour à son Créateur,

quand il est prêt à accepter les conditions de ce retour, l'étoile à cinq branches lui apparaît. L'étoile à cinq branches est un très ancien symbole, présenté à l'homme aux temps originels, époque où sa raison n'était pas encore adulte. C'est le symbole de l'âme qui vient de s'éveiller dans l'étable du cœur ; l'étable représente l'état impur du cœur, où résident encore de nombreuses forces inférieures. L'étoile figure l'éveil de la semence supérieure, immanente, divine, à l'intérieur de l'homme. Noël n'est pas la fête commémorative d'un événement historique et religieux du passé. Ce n'est pas non plus une cérémonie où l'on accumule les prières dévotes, mystiques et sentimentales, à la lumière des bougies, et suivie d'un repas de fête. Non, c'est la fête de Noël qui ne doit et ne peut être célébrée qu'une seule fois. C'est la fête dont Angelus Silesius, mystique du XVIIe siècle, dit : « *Christ serait-il né mille fois à Bethléem et non dans ton âme, tu serais pourtant perdu.* »

### **Le renouvellement de la conscience commence dans le cœur.**

Notre propos est de souligner tout ce qui peut être d'une signification particulière pour un homme qui cherche. C'est précisément au moment où les forces de la nature se retirent et où les forces spirituelles agissent le plus puissamment que retentissent sur le monde ces paroles de lamentation tirées de la Bible : « Mon peuple se perd faute de connaissance ! » Il ne s'agit ici ni des connaissances théologiques, ni des connaissances occultes, qui se répandent partout dans le monde d'aujourd'hui, mais de la connaissance du Plan de salut divin pour le monde et l'humanité.

Pour connaître et reconnaître ce Plan divin, il n'est pas nécessaire d'avoir des dons intellectuels particuliers, mais une conscience renouvelée grâce à la nouvelle lumière de l'âme. Le renouvellement de la conscience commence donc dans le cœur.

Il commence par l'éveil du principe Jésus, l'éveil de l'atome-étincelle d'esprit le dernier vestige spirituel encore capable de parler en nous, de se faire entendre de nous. C'est la voix de la conscience, la voix de la sagesse, qui vient des temps qui précèdent la chute de l'homme. Cette voix de l'âme ne peut être perçue que dans le silence, grâce au « devenir silencieux » du vieil homme. A ce propos, Paul dit :

« *Je meurs chaque jour* ». L'effacement de l'homme tombé et la croissance de l'âme nouvelle est un processus de sanctification, qui commence dans la nuit

de cette vie et s'achève au matin de la résurrection.

Voyez-vous à présent le tragique de la situation : l'homme né de la matière, chante, la larme à l'œil : « Nuit tranquille, Sainte Nuit... » sans comprendre, sans changer ou sacrifier la moindre chose de sa vie ?

Mais, disons-le sans hésitation, il n'y a rien de tranquille sur cette terre ! Et surtout il n'y a rien de saint ! Quand un homme essaie de trouver la tranquillité et le silence, qu'il se retire dans un lieu solitaire ou tente d'échapper au tumulte qui ne cesse de croître sur terre, il se retrouve face à l'inquiétude et au tumulte intérieur, et cela, il le craint plus que tout. Si ce n'était pas le cas, des industries entières ne pourraient pas vivre de ce bruit organisé que l'on nomme musique à l'heure actuelle. Quant à la Sainte Nuit, il est dit « *Sur le chemin de la vie, il n'existe rien qui ait une signification, qui soit saint ou serein... à moins de le rendre tel nous-mêmes.* »

L'apparition de l'étoile à cinq branches est le début de la réalisation de Christ en nous : « Soyez mes imitateurs ». Quelle folie, quel péché de rabaisser dans la matière ce saint processus, de l'affubler de formes terrestres, au lieu de l'élever sur un plan supérieur !

### **Les rois mages.**

Pour finir tournons-nous vers les rois mages qui apparaissent dans les Évangiles et qui sont, historiquement, à l'origine de tout un cérémonial d'échange de cadeaux entraînant chagrin, inimitié et cristallisation.

Dès que le processus de la Lumière progresse dans un homme, il provoque un changement de la conscience triple. Les trois principes de conscience de la pensée, du désir et de la volonté connaissent une nouvelle activité sous l'attouchement de la Lumière. Les trois présents des rois mages symbolisent le triple résultat de cet attouchement. L'or, l'encens et la myrrhe représentent, au sens transfiguristique, l'accomplissement de l'esprit, de l'âme et du corps, comme l'enseignent depuis toujours les Écoles Spirituelles de tous les temps.

« ***Tel état de foi, tel état de vie*** ». Pour un homme ordinaire, cet axiome représente une lourde charge, c'est une preuve de son emprisonnement, de sa cristallisation ; mais pour celui qui cherche dans la nuit, il peut traduire son désir intérieur de transformer son état de conscience, donc son état de vie.

En ces temps révolutionnaires, il est difficile pour l'homme de comprendre les choses spirituelles, et encore plus difficile de témoigner, avec humilité, que la plus grande connaissance culmine dans le « *savoir que l'on ne sait rien.* »

L'homme qui, par expérience intérieure, peut témoigner de cette vérité, crée en lui-même la possibilité de rencontrer une sagesse qui n'est pas de ce monde.

# La Conscience, clef de la Vie Nouvelle

Il est impossible de décrire la conscience de la séparation, avec les procédés et les moyens du monde de la séparation. On ne peut pas en parler. Pourtant la conscience doit être vécue dans cette réalité, dans le monde de la séparation, où la Lumière pénètre. Une cruche cassée est toujours présente, elle est encore là, tout en n'existant plus par elle-même. Quelque déviée et fragmentée qu'elle soit, la vie, l'essence de la vie, est toujours présente.

Une des suppositions que nous faisons volontiers, et qui résulte de notre orientation négative, est celle-ci : « *Nous vivons dans l'isolement, dans un monde séparé de la Lumière et de la Vie.* » Il résulte de cette conception que nous ne pouvons approcher et décrire la Vie nouvelle que dans l'espoir et le désir, en se référant au passé, à l'époque de la séparation. Dans ce contexte, il est normal et logique de parler de « *Vie nouvelle* ». Celui qui admet l'idée de séparation et s'y identifie, ne peut parler de Vie « nouvelle » que si, pour lui, cette vie n'est pas apparente et qu'il la désire et l'espère. Mais la vie n'est jamais ni ancienne ni nouvelle. La Vie est !

L'un des objets les plus utilisés, dans notre vie, est la clef. En y réfléchissant, le rôle de la clef est étrange. Avec une clef on enferme, on met de côté, on rend inaccessible, sans rupture. Avec une clef on sépare, on crée la dualité. Mais il est aussi possible de dire : « Avec une clef, je peux rentrer quelque part. Si je sais m'en servir, je peux ouvrir une pièce fermée. Plus j'ai de clefs, plus j'ouvre de portes. On peut même aller de plus en plus loin, une porte après l'autre.

Pourtant nous vous disons : « Illusion que tout cela ! » Car si l'on se concentre sur l'idée de clef, en l'acceptant, on accepte en même temps l'idée de fermeture, l'idée qu'il existe un emprisonnement, et l'on s'identifie à elle ; alors on est programmé et déformé, au point d'être persuadé que l'on a besoin de clefs pour tout.

Si nous ne sommes pas lucides, si nous ne comprenons pas intérieurement que

les clefs, les serrures et les portes sont des illusions, qui nous retiennent dans le monde brillant des chimères, le danger de s'identifier à ce monde est imminent. Nous pensons à ces paroles, tirées de l'enseignement hébraïque, à propos de Sophia, la Sagesse : *« Je l'aimais et la recherchais dès mon enfance, je la désirais comme ma bien-aimée et je tombais amoureux de sa beauté. Depuis mon enfance, je vis avec le désir du royaume qui n'est pas fermé, mais où je ne suis plus ; je sais qu'il existe et je le cherche... Hélas, je cherche quelque chose de fermé, il y a quelque chose, en moi, qui est fermé, j'y aspire, je veux épouser cette chose, je veux me lier à elle. Je suis tombé amoureux de sa beauté. »*

Et que se passe-t-il ? J'accepte le royaume des serrures et des clefs, je vois le reflet de la beauté de Sophia sur les portes et je m'arrête ; j'aime l'entrée du chemin, la possibilité des noces, Sophia, la Sagesse. Je m'arrête, je m'assieds devant les portes, écrasé sous le poids des clefs, contemplant la Sagesse, la choyant, mais sans rien faire. Et la porte reste fermée.

### **Détruire l'idée de séparation.**

Qu'y a-t-il donc ? Ma conscience s'est formée à l'image de la situation où elle se trouve et fait corps avec elle. A l'analyse, on peut identifier cette situation à l'idée de fermeture et de clefs. Essayer de pénétrer en vous-même et de comprendre profondément les situations où vous avez besoin de vous servir de clefs, au sens le plus large. Alors cessent toute recherche, toute contrainte, toute jeunesse, tout amour de la beauté, toute dualité. Il n'existe plus de différence ni de séparation, et tout bavardage sur le sujet devient superflu.

C'est l'idée la plus radicale dont un homme puisse prendre conscience, s'il a accepté le compromis de la réalité et est donc arrivé à une limite. En arrivant à la limite, il possède des clefs et en a besoin. On parle abondamment du chemin qui mène à la limite. Le pèlerin y rencontre beaucoup de beauté, et tombe souvent amoureux.

C'est pourquoi il est nécessaire de comprendre quel emprisonnement, quelle chimère représente le fait de tomber amoureux, au plus profond de l'être. Nous sommes des créatures fermées, il faut accepter la clef correspondant à la serrure que nous sommes nous-même. Nous la perdons souvent et la cherchons là où elle n'est pas.

L'une des plus grandes épreuves est de parcourir le chemin des expériences, le chemin le plus sûr pour ceux qui ont à se servir de clefs — notre chemin à tous. C'est souvent le chemin des amours déçus. L'homme doit chercher à ouvrir la porte de sa propre obscurité, de sa propre maison : c'est là qu'il a laissé tomber la clef. Il doit commencer par plonger dans la réalité et prendre conscience de sa séparation. Voilà la clef.

Et comprenez-le : les morceaux de la cruche cassée ne flottent pas dans le vide de l'espace. Il n'y a pas d'espace vide. Ce qui est cassé est aussi porté. Ce qui porte, c'est ce qui est au plus profond, ce qui pénètre tout, c'est l'être conscient de la réalité, c'est « ***Celui qui est toujours présent*** ». « *Celui qui est toujours présent* » ne tombe pas amoureux et ne peut pas être déçu. L'être fondamental n'éprouve jamais de mal, ne tombe jamais malade. L'être conscient ne marche pas, ne s'assied pas, ne se lève pas. Il n'est jamais éprouvé ou affaibli.

Il en va tout autrement du moi instinctif et de sa capacité de penser. Le moi instinctif s'identifie totalement au corps physique, qui est lui-même le produit du monde de la séparation. Pour ce corps, pour cette clef, nous faisons tout. Quand quelqu'un attaque ce corps, par exemple, il nous attaque. Quand le corps souffre, nous souffrons. Quand le corps est malade, nous sommes malades. Quand il est gros, nous sommes gros. Est-il beau, nous sommes beaux. Est-il faible, nous sommes faibles.

De là proviennent toutes nos angoisses pour notre corps, tous nos soucis pour cette clef. Notre conscience s'identifie donc, la plupart du temps, avec la situation présente avec le corps physique. Nous sommes une conscience-clef. La peur n'existe plus quand nous percevons ce processus d'identification. Mais si nous nous disons qu'il faut « ***devenir conscient*** » et que nous tom bons amoureux de ces belles paroles, alors nous nous fabriquons encore une règle, une loi, une clef, que nous allons utiliser. Automatiquement, des tensions apparaissent, car il y a de nouveau dualité, c'est-à-dire la réalité, et la clef pour la transformer. Mais dès que cette identification est perçue, la séparation cesse.

## **Se libérer du jugement et de la critique.**

Le fait de s'identifier et de faire corps avec quelque chose ne concerne pas seulement le corps, mais aussi les situations, les sentiments, les pensées qu'un homme partage.

Mais, attention ! Je suis l'habit que je porte, puisque si l'on m'en fait une remarque, cela me touche. « Je » suis la profession que j'exerce, puisque je dis « je suis commerçant, professeur, fonctionnaire », etc. ; et quel drame si on critique mon travail ! Cela me touche ! L'identification avec la profession exercée est une source ininterrompue de conflits. L'être conscient véritable, sans forme, l'être intérieur central, l'homme de la Vie nouvelle, n'exerce jamais une fonction, une profession !

Celui qui perçoit cette identification se libère du jugement et de la critique. Il ne s'y efforce pas ; pour lui, c'est naturel. Dès que l'on cesse de s'identifier à sa profession, à sa fonction, à son travail, à sa tâche, qui sont autant de clefs pour nous enfermer, les critiques et les jugements des autres ne nous touchent plus. On voit l'autre d'un tout autre œil. Intérieurement, on est totalement libre. On sait que l'être intérieur est différent de ce qui transparaît extérieurement, de ce que l'on fait extérieurement.

On ne s'identifie pas seulement au corps, aux activités ou à la fonction, mais aux sentiments et aux pensées. Si quelqu'un nous attaque sur nos pensées ou sur nos opinions, nous sommes touchés. Si quelqu'un n'est pas d'accord avec nous, nous pensons qu'il est contre nous et nous nous sentons blessés. Si nous pouvons être profondément blessés dans nos sentiments et nos pensées, c'est que nous nous identifions à nos sentiments et nos pensées. Ce trousseau de clefs pèse lourd ! Mais il existe encore une clef très subtile, lourde et belle, le plus souvent en or ; il s'agit de l'identification avec l'enseignement de la sagesse elle-même, avec Dame Sophia, la bien-aimée de notre jeunesse.

Quel est ce danger ? Le danger de rabaisser cet enseignement, qui nous tend la main, sur le plan de la conscience mentale du moi.

Le moi s'identifie à cet enseignement, et si quelqu'un y touche, c'est un drame dont il est impossible de décrire les funestes conséquences. Cette clef-là est vraiment très lourde ; l'or est un métal lourd. Nous affirmons que, dans ce cas, la Sagesse, la vraie destinée de l'Homme, devient une triste caricature, dont les

conséquences sont le fanatisme et l'intolérance.

Il n'existe qu'un chemin vers la Vie nouvelle, vers la Vie : être conscient, vide, sans forme. Voilà la clef, si l'on peut encore parler de clef. Alors il sera possible de percevoir intérieurement toute identification de nous-même et des autres, pour autant qu'il y aura encore des « autres ». La conscience est en nous-même. « *Connais-toi toi-même.* » L'on ne s'identifie plus avec Dame Sophia.

Cette conscience est présente à chaque seconde, dans chaque situation. Avec des clefs, on franchit les limites et, à chaque limite, on laisse une clef derrière soi. La dernière limite est une clôture d'or, qu'il faut ouvrir avec une clef d'or. Mets la clef d'or dans la serrure et franchis la porte d'or. Meurs de la mort d'or et l'unique chose qu'il te restera, c'est l'anneau où pendaient les clefs.

# Du Châtiment de l'Âme

## (XI)

En cette année 1984, le Pentagramme va poursuivre la publication des textes extraits du « De Castigatione Animae » d'Hermès, De ces textes attribués à Hermès, on connaît sept manuscrits. Il en existe des versions en arabe, en latin et en allemand. Ils ne sont pas toujours conformes ; nous y trouvons des traces tant chrétiennes que musulmanes, ce qui montre bien qu'ils furent empruntés et utilisés par les deux traditions. Le Pentagramme publie de courts passages de ces textes, qui décrivent avec profondeur l'âme dans son essence. Cette publication a commencé dans le numéro de février 1983.

Il suffit de prendre une gorgée d'eau pour connaître la nature de l'eau. Celui qui en a goûté une partie, en connaît le tout par là même. Une seule poignée de sable suffit pour apprendre à connaître la terre dans sa totalité. Bien qu'il y ait de nombreuses sortes de terre différentes, la notion terre et son essence sont toujours les mêmes. Ainsi des amis ont la même nature profonde. Celui qui s'y attache découvre que s'il en comprend un seul, il les comprend tous ; que s'il en éclaire un seul, il les éclaire tous. Sois satisfaite, Ô âme, de cette explication ; tu en obtiendras compréhension et soutien.

Je vois, Ô âme, que le semblable attire le semblable. Toi aussi tu dois reconnaître la vérité de tout cela. Alors tu rayannes et tu as part à la vie et à la parole tu es intelligente et juste ; tu es pure et sans tache ; tu possèdes la faculté du discernement et une volonté raisonnable.

Ne t'associe pas, alors, ne te lie pas d'amitié avec des choses matérielles, qui sont corrompues et obscures, dépourvues de lumière et de vie, sans compréhension ni justice, impures et souillées, et uniquement mues par des impulsions aveugles et des désirs hasardeux.

Si tu n'as pas confiance, Ô âme, dans ces explications, montre-moi alors comment les caractéristiques qui te sont propres, et que je viens d'énumérer, peuvent s'harmoniser avec celles de ceux qui vivent dans la matière. Il est impossible qu'une seule notion embrasse deux choses opposées.

Un homme sur le point de se noyer n'essaie pas d'attraper des poissons ; il doit s'occuper de quelque chose de plus urgent. Il en est de même d'un habitant de ce monde ; dès qu'il perçoit combien douloureuse est sa situation, il agit pour le salut de son âme, au point de n'avoir plus d'yeux pour les biens ou pour les plaisirs de ce monde.

En parcourant le chemin de la rédemption, Ô âme, tu dirigeras ton attention uniquement sur ce que tu as appris à connaître par expérience et c'est ce que tu rechercheras. Quand tu bornes ta connaissance à ce que tu perçois par les sens, cette connaissance sera le fil conducteur de ta progression ; mais si ta connaissance expérimentale est acquise dans l'esprit, et que tu préfères cette compréhension profonde à tout le reste, c'est elle qui sera ton guide et ton soutien.

Tu vois devant toi, Ô âme, deux demeures : un domaine perceptible par les sens, et un domaine perceptible par l'esprit. Ils te sont tous deux présentés. Tu fais des expériences dans les deux, tu les examines de tes propres yeux. Fais maintenant ton choix. Que tu choisisses l'un ou l'autre, tu ne seras repoussée ou rejetée par aucun des deux. Pars pour le domaine auquel tu donnes la préférence.

Si tu préfères le monde perceptible par les sens, accepte alors ce séjour dans les conditions que l'expérience t'a apprise. Mais si tu désires partir vers le monde uniquement perceptible par l'esprit, il faut, avant de prendre congé du monde des sens, considérer clairement le chemin à parcourir ainsi que la manière dont tu y progresseras, pas à pas, et dont tu arriveras, pas à pas, à la paix éternelle.

Si tu gardes ce chemin devant les yeux, sois alors vigilante et fais attention qu'en prenant congé, l'oubli et la crainte ne se placent entre toi et le chemin, de sorte que tu ne t'égares et ne te retrouves sur une fausse voie.

Si tu sombres dans l'oubli, tâche de retrouver alors la souvenance, et utilise à cette fin tout ce que t'ont dit ceux qui ont déjà parcouru ce chemin et le

connaissent par expérience ; ce sont des pionniers et des guides. Ils sont des phares dans les ténèbres et des guides, qui t'indiquent le chemin pour atteindre le but.

Sache, Ô âme, que tout ce qui tend vers le haut, doit être léger, pur et juste, afin d'atteindre rapidement le but, et que tout ce qui s'incline vers le bas est lourd et impur. Plus il y a de légèreté, plus le but est vite atteint.



# Je voyage pour parler de Dieu.

Je voyage pour parler de Dieu. Je voyage parce que parler de Dieu est ma vie. Je voyage parce que Dieu me donne la possibilité de voyager et de parler. Je voyage parce que le voyage que je fais est le reflet du voyage que Dieu fait en moi. Je voyage parce que j'ai été appelé par Lui à le faire. Je ne demande pas où aller, parce que ce qu'il me demande est ma vie.

Pourtant la question se pose parfois. Où aller ? Où me conduit-il ? Et chaque fois la réponse est celle-ci : « *Ne cherche pas de réponse ! Reste pauvre !* »

Ceux qui cherchent une réponse et la trouvent sont riches ; ils vivent de leurs spéculations. Ils s'interrogeront un jour, car leurs pensées les oppressent. Réponds-leur : « *Jeûnez !* »

Et s'ils te demandent encore : « *Mais que signifie jeûner ?* » dis leur : « *Jeûner, c'est s'abstenir de toute action inspirée par l'amour de soi et par l'orgueil. Ne cherchez pas à dominer ; et si, malgré tout, vous avez encore à dire ou à faire quelque chose, faites-le sans crainte, comme une occasion de servir.* »

« *Jeûner, c'est s'abstenir d'activités exclusivement intellectuelles, de considérations futiles interminables, c'est s'abstenir d'éplucher les problèmes et d'analyser les sentiments, sans but. Soumettez les activités de l'intellect à l'Âme vivante, c'est-à-dire à Dieu. Ne vous attardez pas aux subtilités.* »

« *Jeûner, c'est accepter en soi tout ce qui purifie le corps et refuser tout ce qui le détruit. Pensez que la nourriture, le remède qui convient à l'un, peut être un poison pour l'autre. Jeûner c'est ne pas juger.* »

Dieu voyage en moi pour parler de Dieu.

# Accepter la réalité, c'est être libre.

Qu'est-ce que la réalité ? C'est ce qui existe d'instant en instant. Sommes-nous à chaque instant, à tout moment, dans la réalité ? Car être dans la réalité, c'est accepter la réalité. Accepter la réalité, c'est être un avec elle. Ne faire qu'un avec la réalité, c'est être libre. Allons au fond des choses et voyons si nous acceptons la réalité, la réalité telle qu'elle se présente à nous chaque jour, à toute heure, à chaque instant.

## **Si nous sommes en prison, ne désirons nous pas être libres ?**

Quand il faut travailler, n'avons-nous pas envie de repos ou de détente ? Quand nous sommes malades, ne désirons-nous pas la santé, et quand la mort frappe à la porte, ne nous accrochons-nous pas à la vie ? Si nous perdons quelque chose, ne souhaitons-nous pas le retrouver ? Et si nous cassons quelque chose, n'en faisons-nous pas un drame ? De tels exemples sont innombrables. Vous ne pouvez pas vivre une chose sans éveiller son contraire. Cela n'est pas vrai que des situations indésirables. Nous déformons aussi la réalité des expériences agréables, parce que nous voulons les retenir ou les grossir, ou bien les utiliser pour des comparaisons.

C'est comme si nous roulions, un jour d'hiver, à travers un paysage boueux, humide et dénudé, que nous avons trouvé si beau l'été. Nous sommes déçus. Il était si différent ! Lumineux, vert, ensoleillé. C'était l'été. La réalité nous convient en été, mais pas en hiver ! S'il y a transfert, et que nous projetons l'été sur l'hiver, nous ne vivons pas la réalité de l'hiver. Nous ne voyons jamais l'hiver tel qu'il est, dans toutes ses nuances infinies. Ces exemples nous montrent l'action de nos émotions et de nos pensées. A côté de ce qui « est », elles créent à l'instant même une seconde image, qui voile la réalité, la masque ou l'aggrave, en y projetant les pensées, désirs et fantaisies personnels. Par malchance, vous laissez tomber une assiette de soupe. La pensée forme directement l'image de la situation si rien ne s'était passé, tandis que les émotions vous assaillent à la pensée de tout ce qu'il va falloir supporter

maintenant : le regard des autres, le costume sali, le nettoyage à faire, l'assiette cassée, etc.

Avant même d'en avoir conscience, nous sommes tout feu et flamme et rendons l'incident bien pire qu'il n'est. En réalité, l'incident est déjà passé ! Et une fois les dégâts réparés, il s'avère beaucoup moins grave que prévu. Tel est le mécanisme de la pensée personnelle, auquel nous nous attachons. Pendant longtemps les pensées continuent de tourner en rond autour de l'incident, nous préoccupent et nous écartent de la réalité, laquelle, à chaque instant, est revécue de façon nouvelle. Tel est le drame de l'homme. Tel est son manque de liberté. S'il ne se détache pas de cette manière de penser, il ne connaîtra jamais la liberté ; il continuera à courir après elle, en cherchant toujours à changer ou à améliorer les situations.

Le principe même de son manque de liberté se trouve en lui. Lorsque la pensée ne se détache pas de ses propres représentations, celles-ci restent en suspens, tel un épais brouillard, autour de la réalité du moment. Elles nous empêchent continuellement de vivre pleinement, ou de voir vraiment la situation dans laquelle nous nous trouvons. Nous restons accrochés à ces pensées et à ce qu'elles représentent. La pensée crée toujours une deuxième situation, une image parallèle, qui mutile la pleine réalité. Il n'y a qu'une seule réalité. La réalité est vraie.

En chaque circonstance, en chaque situation, la vérité est toujours unique, jamais double. Universellement aussi bien qu'individuellement, il n'y a qu'une vérité et c'est la réalité. Et comment pourrions-nous vivre la réalité universelle divine, si nous n'étions pas capables d'accepter la réalité de notre vie quotidienne ? Dieu est un en tout et en tous. Il n'est personne d'autre à côté de Lui. Il rayonne à travers l'univers. Il est la seule réalité. Celle de tous les jours aussi. Car il n'y a pas de lieu où Dieu ne soit. Mais la pensée crée une seconde réalité à notre convenance.

A cause de cette dualité, nous ne percevons plus l'unité, nous ne voyons plus Dieu. Car Il est un. C'est cela, justement, qui explique la confusion, l'obscurité et le manque de liberté dans lesquels nous vivons et dont nous faisons l'expérience. Pour en sortir, il faut trouver la bonne porte, et vouloir franchir cette porte. Elle se trouve juste « dans le milieu », et pour pouvoir vivre « dans le milieu », nous devons accepter la réalité, l'« unique » réalité qui se présente à nous journallement, d'instant en instant. C'est le chemin de la

liberté, le chemin vers Dieu. Il n'y en a pas d'autre. C'est se tenir là où il n'existe plus ni pour ni contre. On voit Dieu là où s'arrêtent nos propres images et pensées, juste à cet endroit-là. Il est perçu comme une « présence », comme une plénitude.

### **C'est la pensée qui crée le monde illusoire**

Mais penchons-nous encore un moment sur la pensée, telle que nous la vivons dans notre emprisonnement, notre confusion, notre dépendance, notre limitation. Quand nous prenons notre pensée sur le fait, nous voyons que c'est elle qui crée la dualité. La pensée crée le second vêtement qui recouvre la réalité et la rend floue, tout comme les nuages masquent le soleil. Le soleil brille toujours, mais les nuages nous en cachent la vue ; nous disons donc injustement que le soleil ne brille pas. La pensée est une force créatrice, avec laquelle nous créons un monde illusoire. Que se passe-t-il quand une mère perd son enfant le plus jeune ? Elle voit un petit corps froid et rigide, et cela la fait tellement souffrir qu'inconsciemment elle repousse la réalité, la vérité. Elle la refuse de toutes ses forces. Et dans sa résistance, émergent des images de l'enfant qui rit, qui joue, qui vit. Elle se tourne vers cet enfant imaginaire, et la réalité n'en devient que plus affreuse. L'enfant mort n'en est que plus mort.

L'interaction de la réalité et de l'illusion aggrave sa souffrance et sa détresse, car à chaque fois elle fait la comparaison avec une situation irréaliste. Cette souffrance aggravée, cette affliction accrue est donc aussi une illusion. Nous augmentons nous-mêmes nos souffrances, alors que nous voulons les faire disparaître, tout cela parce que nous sommes inconscients de ce qui se passe en réalité en nous. Souffrance et affliction accompagnent la mort d'un enfant, c'est une réalité. Mais nous contribuons à grandir et à entretenir notre chagrin, en comparant sans cesse la réalité avec ce que n'est plus. La situation devient bientôt intolérable si la mère évoque les images des plus beaux moments passés avec l'enfant ; ses émotions la brisent.

Les émotions sont des exaltations de la sensibilité. L'exaltation donne une certaine coloration aux événements. C'est cette coloration qui déforme la réalité et lui enlève ses justes proportions. Il faut avoir le courage de regarder la vérité en face ; c'est la seule décision à prendre, car c'est précisément le refus de la réalité qui fait naître les émotions. On ne peut donc jamais justifier les émotions. Observez en outre comment cette « coloration », due aux états émotionnels, continue à influencer la mère et son entourage.

Ni pleurs ni plaintes n'ont jamais rappelé un enfant à la vie. Au contraire, si la mère ne fait que se cramponner à son affliction, cela l'empêchera d'être, au vrai sens du mot, une mère pour ses autres enfants, que la mort de leur petit frère traumatisera en raison du comportement émotionnel de la mère. Or c'est justement à ce moment qu'ils ont besoin d'elle, pour assimiler l'événement de la bonne manière. C'est ainsi que la mort s'étend lentement. Un enfant est retranché de la vie et, comme la mère n'accepte pas cette réalité, les autres enfants risquent d'avoir certains troubles psychiques. Vous voyez clairement que nous ne sommes pas seuls au monde, et que notre propre manque de liberté prive les autres de leur liberté. L'inverse est également vrai. Si nous découvrons comment acquérir la liberté, nous en donnons la possibilité aux autres.

Par ignorance, nous nous maintenons nous-mêmes prisonniers de notre émotivité, qui s'aggrave de jour en jour dans la mesure où nous nous y abandonnons. S'il n'y a pas émotion, donc exaltation de la sensibilité, seule demeure l'affliction. Alors la sensibilité supporte honnêtement sa peine et accepte la mort. La vie nous est donnée et nous est enlevée. Ce n'est rien d'autre qu'un don, qui nous est accordé et qui retourne à son donateur. Lorsqu'une mère voit vraiment cela, elle voit aussi ses autres enfants et son époux, et elle peut les aider et les comprendre. Elle reste une mère, ce qu'elle est dans la réalité, en acceptant la réalité de la vie.

### **Accepter la réalité.**

Les émotions tournent toujours autour du « moi ». C'est le « moi » qui sent la dureté de l'épreuve. Nous touchons ici un point sensible, si sensible que l'homme au mental cultivé soulève de suite l'objection : « *Voulez-vous donc que nous devenions insensibles ?* » Certes, non. Mais comme vous aimez la Vérité, donc la réalité, il faut vous dire que le mental et la sensibilité tentent de vous entraîner, car ils servent le « moi » plus que le « nous ». Quand une mère accepte la réalité de la mort de son enfant, elle est dans la vérité, et non dans le mensonge qui lui murmure : « *Mais il est impossible qu'une chose pareille soit arrivée !* »

Voir la réalité n'est pas être insensible. Au contraire, car alors la sentimentalité fait place à l'honnêteté. Et cette honnêteté nous détache de nous-mêmes, de notre petit « moi », et nous rend plus sensible au monde qui nous entoure. En acceptant la réalité, nous nous ouvrons à quelque chose d'autre. Mais le

mental, au cours des siècles et surtout en occident, s'est adonné au jeu de l'émotivité à tel point que la souffrance, les peines et les revers nous sont devenus très durs à supporter et que nous nous y opposons de toutes nos forces ; et si nous ne le faisons pas, nous sommes tenaillés par la peur de ce qui va nous arriver ! Nos propres images-pensées exercent leur contrainte sur nous ; subjugués et vécus par elles, nous sommes leurs prisonniers. Nous ne vivons pas, ce sont nos pensées qui vivent en nous. En acceptant des pensées et des représentations mentales, ne s'écarteraient-elles que d'un cheveu de la réalité, nous servons l'illusion. Et lorsque l'illusion prend pied, elle est à même de gagner toujours plus de terrain. L'illusion peut donc croître et dominer, au point de ne laisser aucune place à la réalité, donc à la vérité et à l'unité.

L'homme est alors littéralement emprisonné dans le monde de ses propres représentations. Il ne peut plus rien voir du monde tel qu'il est réellement. Cet homme est comme enténébré. On perçoit cette domination chez des hommes qui, soudain, ne vivent plus dans le courant des événements « vivants », mais à côté. Leurs pensées se mettent à suivre un modèle figé, toujours plus isolé. Ces hommes sont incapables de surmonter la pétrification. Pour rejoindre de nouveau le courant, ils doivent se détacher eux-mêmes de ce modèle. Qui d'entre nous peut affirmer qu'il n'est pas dominé par des pensées contraignantes, qui l'empêchent de voir la réalité telle qu'elle est ? Se libérer, c'est se détacher de ce poids mort inutile, pour aller à la rencontre de la réalité de tous les jours, sans idée préconçue.

Cette théorie a toujours été reconnue ; on l'a toujours répandue. Déjà avant l'époque chrétienne, il était dit : *« Vois la fascination qu'exerce le monde. Détourne-toi de ce mirage, accepte la Volonté du Créateur ; brise l'illusion ; défais-toi des liens des sens et tourne-toi vers le silence, la purification, la délivrance, l'unité avec le Suprême, et répand ce que tu as acquis. »* La Gnose chrétienne est arrivée à la même conclusion : *« Purifie les actes, les sentiments et les pensées. Ouvre ton être à l'illumination intérieure ; vis l'harmonie intérieure et le silence intérieur. Élève-toi jusqu'au Suprême pour, enfin, devenir un avec Lui. Répands sa Lumière et son Amour, par la parole et par les actes. »*

Tout cela est et sera toujours valable. La Vie elle-même, la réalité même, est avec l'école supérieure, où les leçons sont données d'une manière toujours inattendue. La vie est le grand Initiateur, pourvu que l'homme vive ouvert, intérieurement conscient, et laisse fonctionner son « radar », son « intuition spirituelle ».

# Le Yoga

Vous ne trouverez pas étrange que nous affirmions : les années 80 sont une période d'intense confusion, de profonde incertitude et de dégénérescence morale, une époque << de guerres et de bruits de guerre », littéralement, sur tous les plans de la société. Des intérêts purement matériels, mettant en jeu le rapport des forces entre grandes puissances, les problèmes pétroliers et alimentaires correspondants, la question du Tiers-Monde soi-disant insoluble avec tous ses conflits raciaux, les problèmes de l'énergie, de la pollution du milieu et bien d'autres, tiennent l'humanité dans un état d'excitation nerveuse comme jamais auparavant.

Vous ne savez que trop bien comment cette situation est exploitée dans l'arène politique par nos dirigeants. Vous savez aussi que les politiciens se livrent à des manipulations sans scrupules, au profit de leur propre parti ou des intérêts de leurs nombreuses relations ; les joutes politiques actuelles sont rendues possibles par la lente dissolution des mœurs et la disparition des normes dictées par la raison et la morale, considérées comme légitimes et souhaitables dans les années 50. A cette époque, à côté des forces dirigeantes et normalisatrices, différents groupes religieux jouaient un rôle certain ; et nous savons que ces groupes religieux ont traversé, surtout dans les années 60, une crise très sérieuse. Bien que leurs chefs aient utilisé tous les moyens pour enrayer les désertions, de nombreuses églises vides sont actuellement les témoins silencieux de cette crise. Parmi beaucoup d'idées, on brandit celle de l'œcuménisme, le désir d'unité et de collaboration de toutes les églises chrétiennes. Combien louable serait-elle si la réalité ne nous démontrait que la foi religieuse, cet « ancien pilier des nations », ne souffrait d'une faiblesse mortelle, et que l'œcuménisme vient trop tard. Les chefs religieux, complètement impuissants, voient leurs ouailles chercher partout des solutions nouvelles.

Un des plus importants slogans actuels, c'est << le retour à la nature », l'idée classique de Jean-Jacques Rousseau, philosophe français du 18ème siècle. C'est « le retour à la terre », de préférence dans une petite ferme bien restaurée, avec des meubles de grand-mère et un jardin « sauvage ». La culture

est « *bio-dynamique* », le pain fait maison, la nourriture macrobiotique... et l'on se perd ainsi dans ce qui est devenu une véritable religion.

Beaucoup cherchent Dieu, non plus entre les murs blancs des églises, mais à l'extérieur, dans le monde des plantes et des animaux. Ils ne semblent pas réaliser que, dans ce monde apparemment si paisible, se livre une bataille sans merci ni répit pour obtenir la nourriture et conserver la vie. Ils n'ont pas l'air de voir que, dans cette nature apparemment harmonieuse, des myriades de systèmes vitaux se guettent et s'épient, que les plantes et les animaux sont armés pour capturer leurs victimes de façon magistrale, grâce aux procédés les plus ingénieux, et ceci afin de les dévorer !

Les innombrables admirateurs actuels de la nature semblent rester sourds et aveugles devant l'unique et impitoyable loi de la nature : « *Mange ou tu seras mangé !* » En regard de la vision d'un Rose-Croix, chercher Dieu dans la nature est une immense duperie et une grande illusion.

A l'heure présente, une deuxième solution, non moins en faveur, consiste à se tourner vers la magie et la mystique orientales. C'est de cela que nous voudrions parler. Disons-le tout de suite, le Yoga et la méditation sont à la mode ! De même que l'on trouvait, dans les magasins d'articles féminins, des annonces de cours de broderie, de tissage, de cuisine ou de pâtisserie, nous trouvons aujourd'hui de la publicité pour le Yoga, les exercices

de respiration ou d'autres méthodes de méditation. Le mot « yoga » lui-même s'est complètement embourgeoisé ; il est devenu un sujet de conversations mondaines pour l'heure du thé. Et tandis que ce beau monde bavarde à bâtons rompus d'exercices respiratoires et de « calme retrouvé », la plupart allument en passant leur énième cigarette et savourent leur troisième wisky. Nous en parlons à dessein, car cet intérêt soudain pour le yoga et la méditation fait plus que jamais penser à la parole de la Bible : « *Mon peuple se perd faute de connaissance.* ».

De cette citation, vous concluez immédiatement la position de la Rose-Croix vis-à-vis de cette mode. L'École de la Rose-Croix repousse radicalement cette solution, car le yoga et la méditation, contrairement à ce que l'on croit généralement, ne sont pas des passe-temps innocents et salutaires. Au contraire, ils peuvent constituer un danger direct pour le corps et l'âme. En effet, l'on touche là à des choses saintes : la sagesse et l'intelligence des

anciens. Et la seule excuse de cette espèce de sacrilège est l'ignorance totale des antiques chemins de la délivrance.

Il faudrait que les innombrables pratiquants du yoga et des méthodes de méditation sachent qu'ils ne peuvent impunément outrepasser certaines lois ésotériques, même s'ils les ignorent, car en faisant l'expérience, dans l'ignorance, des forces que recèlent certains centres du système humain (qui renferment infiniment plus que le corps physique directement visible), ils éveillent ces centres trop tôt, suscitant des situations pénibles et dangereuses tant pour ceux qui ne savent pas que pour leur entourage. Vous vous posez, bien entendu, la question suivante : « *Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi viole-t-on ces saintes lois ?* »

Essayons de vous éclairer, à la lumière de la philosophie de la Rose-Croix. A l'origine, le mot « yoga » ne désignait pas un système de respiration ou des exercices, comme on le pense communément. Ce mot voulait dire « devenir un », « réunion ». Dans cette optique, il prend pour nous la même signification que le mot « religion », qui signifie également relier, réunir. Yoga veut donc dire : se trouver à nouveau uni au Seigneur de toute vie, donc à Dieu. C'est dans ce sens que ce mot est utilisé dans le très célèbre et antique « Chant du Seigneur » hindou, la ***Bagavad Gita***. Ici, le yogi est un homme qui aspire très sérieusement à l'union avec Prajapati, l'Esprit du Seigneur. L'on y trouve d'ailleurs ces paroles : « ***Lui, le yogi, rejette tout désir et vit sans aucun souhait, sans égoïsme, sans satisfaction personnelle, et il n'aspirera qu'à une seule chose, la grande paix : c'est cela se tenir dans l'Esprit du Seigneur.*** »

Retenez donc bien la signification essentielle de mot « yoga », car c'est de cette compréhension du terme « ré-unir » que découle l'antique et saint savoir que l'homme de cette terre est coupé de son origine divine, qu'il vit séparé de l'Esprit de Dieu. Dans l'Inde antique, avant Jésus-Christ, on était beaucoup plus conscient de cette rupture qu'aujourd'hui.

Certes, dans les milieux religieux, ont dit bien que « *l'homme est prisonnier du péché* », « *qu'il n'est capable de rien de bon* », que c'est « *un fils perdu qui a quitté son Père dans un désir coupable.* » Il semble pourtant que, dans la vie courante, l'homme donne en général peu d'importance à ces affirmations de la Bible.

Dans l'Inde d'avant Jésus-Christ, il en était tout autrement : lorsqu'un homme

avait accompli son premier cycle de 49 années (sept fois sept ans) et qu'il avait satisfait à l'exigence de fonder un foyer et d'élever des enfants, il se retirait dans le secret d'une forêt ou dans un ashram. Alors commençait pour lui une « deuxième jeunesse », celle d'un élève qui, par la voie de l'ascèse et du retour sur soi, deviendrait un véritable yogi. Il cherchait et trouvait l'aide d'un gourou, un sage brahman le plus souvent, qui le guidait vers l'une des cinq voies qui mènent au yoga. Le gourou choisissait alors la voie de libération qui convenait le mieux à l'état intérieur de son élève.

Vous connaissez peut-être les anciens aphorismes de Patanjali, sorte d'aide-mémoire pratique rassemblant les préceptes destinés à soutenir et aider ceux qui veulent accéder à la libération intérieure. On peut les considérer comme une science sacrée, offerte par la Grâce divine pour montrer le chemin de « retour vers le Père ». Cette science sacrée ne pouvait être accordée qu'à l'homme qui cherchait vraiment Dieu intérieurement, à l'homme qui entreprenait un apprentissage vraiment sérieux et devenait digne de recevoir cette main tendue de Dieu.

Cet apprentissage comprenait, jadis, des heures d'intense retour sur soi, des heures de méditation. La racine du mot « meditare » désigne le retour au centre même de l'âme, retour sur soi qui est la condition nécessaire pour parcourir le chemin intérieur. S'exercer à la technique du yoga et rester des heures en profonde méditation ne vaut que pour ceux qui poursuivent l'unique et grand but du yogi, l'union avec l'Atman, l'Esprit de Dieu, le saint Triangle de Feu comme l'appelle la Rose-Croix.

Le chemin intérieur par le yoga et la méditation n'avait pas seulement pour but la connaissance de soi, la vision profonde de la déchéance de l'humanité et la découverte du véritable soi divin caché dans le cœur, le joyau dans le lotus, mais également l'observation et la compréhension de la nature et du monde qui nous entoure. Ainsi l'une des pensées fondamentales de l'ancien yogi était la conviction que l'homme vit dans un monde d'illusion, prisonnier qu'il est du monde des sens, et que ce monde d'illusion, Maya, est totalement coupé du monde divin.

Pour les anciens sages hindous, il y avait deux mondes, deux champs d'existence, séparés comme par un fossé infranchissable : le monde sacré de Dieu, de Brahma, le monde de la Vérité parfaite, où la Raison et l'Amour divins trouvent un écho, le monde sans forme du non-être, le monde du

Nirvana ; et, d'un autre côté, le champ d'existence de l'homme terrestre, impur et anti-divin, où la vérité et l'amour sont inconnus de l'homme retenu dans la prison des sens, le monde du changement constant, le monde du « **monter, briller et redescendre** », où l'homme est précipité d'une vie dans l'autre en raison de ses péchés. La grande mission du vrai yogi consistait à franchir le fossé immense qui existe entre le monde divin et le monde humain, en allant le chemin du yoga, afin de parvenir un jour au Nirvana. Le yogi était donc avant tout un chercheur de Dieu, un chercheur de vérité.

En pratiquant certaines techniques de respiration, certaines postures, en effectuant certains *moudras* (gestes) et en récitant certains rituels, se manifestaient de curieux phénomènes physiques, comme la lévitation, l'insensibilité aux excitations extérieures désagréables, la plongée dans des états comateux et bien d'autres faits, qui n'avaient pour le yogi aucune valeur. Ce n'étaient que des signes avant-coureurs. L'essentiel était que, par la contemplation intérieure profonde, un comportement pur et ascétique, la parfaite négation du moi de la nature, avait lieu le miracle de l'illumination intérieure : l'éveil et l'épanouissement de l'âme véritable. C'est ainsi que l'élève yogi pouvait s'élever à travers les domaines subtils, grâce à sa conscience renouvelée, jusqu'aux domaines divins du sans-forme, jusqu'aux domaines de l'homme originel. Comme la vie d'un homme ordinaire paraît pauvre, misérable et douloureuse comparée à celle de ce pèlerin bienheureux ! Il y a un vieux dicton grec qui dit : « Tout s'écoule. » L'ancienne philosophie grecque, aussi profonde et libératrice que l'antique philosophie hindoue, voulait dire par là que tout ce qui se manifeste dans le monde des hommes est soumis à des transformations et changements continuels. Rien ne demeure, c'est un éternel va et vient, auquel l'homme, dans son être entier, est également soumis.

Imaginez-vous que vous demandiez à une personne âgée et à un jeune de parler de la société actuelle. Ils auraient des opinions totalement différentes : la personne âgée se cramponnerait à ses souvenirs d'enfance, au « *bon vieux temps* », se sentant complètement étrangère à la précipitation et à la frénésie de l'époque actuelle, à la vie moderne, à laquelle le jeune homme veut, lui, par ambition, se consacrer, ainsi qu'aux techniques de pointe qui lui offrent de magnifiques perspectives. Tout cela ne représente, pour la personne âgée, qu'un impossible enfer, où elle ose à peine se risquer. Pourtant, ces deux personnes n'ont que 60 ou 70 ans de différence.

Quel écart, donc, entre un homme du début de notre siècle et un homme de 1983 ! Et quelle différence encore plus grande entre un homme d'aujourd'hui et un homme de l'Inde antique ! En effet, un fossé profond les sépare, tant du point de vue de la conscience que de celui de l'état de vie, et surtout de la densité du corps physique.

Il s'ensuit que ce qui était, jadis, avant Jésus-Christ, un chemin de libération, est devenu un chemin absolument impossible pour l'occidental d'aujourd'hui. La densité beaucoup plus élevée du corps de la race humaine, les conditions différentes de son équilibre hormonal, l'état de son système nerveux et de ses chakras, les conditions atmosphériques totalement différentes rendent impraticables, pour l'occidental, les chemins classiques du yoga. Cette voie est désormais fermée pour lui, et toute tentative de la forcer ne peut qu'entraîner douleurs, déceptions et une plus forte liaison avec le moi et la nature.

Mais, pour la Rose-Croix d'aujourd'hui, quelle solution a donc le chercheur ?

Al' occidental qui cherche à résoudre la grande énigme de sa vie (et, Dieu merci, de plus en plus y sont poussés par les tensions et problèmes de notre temps) l'École de la Rose-Croix d'Or ne présente pas les Mystères de la voie du yoga, mais les Mystères de l'initiation christique. Ces Mystères sont fondés sur deux paroles essentielles de la Bible, tenues en haute estime par les Rose-Croix : « *Tu aimeras Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même* » et « *Lui, l'Autre divin qui est en moi, doit croître et, moi, je dois diminuer.* »

Essayons de vous expliquer le mystère de Christ tel que la Rose-Croix le confesse. Avec la naissance du fils de Joseph et de Marie, comme l'évangile nous le conte, s'est accomplie la 33ème descente de Christ, le Saint Soleil du Logos, pour la période actuelle, la période aryenne. L'union de l'Esprit de Christ avec Jésus le Seigneur a pour but — grâce à l'offrande du sang de Jésus et à son chemin de croix — de stopper la funeste descente de l'humanité, pour autant que cela soit possible, et de la transformer en une remontée qui la sauverait de l'anéantissement total. L'offrande du sang de Jésus, qui était le Christ, et son chemin de croix ouvrent un nouveau chemin de libération, le chemin de la transmutation et de la transfiguration, le chemin de la réalisation de l'Homme nouveau et du déclin du vieil homme.

C'est pourquoi Jésus le Seigneur disait expressément : « *Sans moi vous ne pouvez rien* », car le chemin libérateur des Mystères christiques ferme

délibérément le chemin des anciens. A côté de la voie du yoga dont nous avons parlé il existait, dans le monde classique des Égyptiens, des Perses et des Grecs, une deuxième méthode de libération, un deuxième moyen d'initiation, qui n'était pas axé sur la négation du monde physique mais sur sa culture : la purification du corps et du sang, des méthodes agricoles permettant d'obtenir une nourriture aussi pure que possible, le développement des dons musicaux, la danse et le théâtre, tout cela selon des règles magiques.

On pourrait caractériser ces deux systèmes d'initiation, en vigueur avant Jésus-Christ, comme suit : le yogi cherchait son initiation en dehors du corps, le magicien la cherchait *dans* le corps, de bas en haut.

Selon la Rose-Croix, ces deux systèmes ont perdu toute leur valeur, pour l'occidental actuel, depuis la grande offrande de Christ. Nous sommes placés devant le troisième système d'initiation : les Mystères du chemin de la transmutation de l'initiation christique. Si l'antique sagesse parlait d'entrer dans le Nirvana, la Rose-Croix actuelle parle du retour et de l'entrée dans le champ de vie originel de l'humanité, le « Royaume des cieux. » Dans son aspiration à se libérer de la nature de la mort, le yogi s'orientait intérieurement sur l'Atman, dans son cœur, le germe divin que possède tout enfant des hommes, de qui l'antique sagesse disait : « ***Il est plus petit qu'un grain d'orge et cependant plus grand que l'univers.*** » De même, l'élève des Mystères de la Sainte Rose-Croix s'oriente intérieurement sur ce germe originel, qu'il nomme « **atome-étincelle-d'esprit** », ou la monade, ou le bouton de rose. Selon la Rose-Croix, il y a donc une grande similitude entre les buts et l'aspiration des yogis classiques et ceux des élèves de la Rose-Croix actuelle. La différence est dans le chemin, dans la méthode.

### **Quel est maintenant le point central de la troisième forme d'initiation ?**

La réalisation de la renaissance évangélique « d'eau et d'esprit » en d'autres termes la résurrection de l'Homme divin originel dans le système humain, en même temps que le dépérissement de la personnalité de la nature, du moi actuellement en vie.

La Rose-Croix dit encore que l'élève engagé dans le processus de l'initiation christique accomplit la parole de la Bible : « *Celui qui voudra perdre sa vie (celle de l'ancienne personnalité) la gagnera (celle de la nouvelle personnalité).* »

Comment réaliser cela dans la pratique ? Soyons bref mais clair : par un nouveau comportement ! Lequel ? Celui que définit et décrit le Sermon sur la Montagne. C'est, en fait, un comportement très classique. Les éléments les plus importants sont : une foi profonde, une parfaite objectivité, la non-lutte dans les rapports avec autrui et la nature déchue, une orientation stricte sur l'unique but. Réaliser ce nouveau comportement est une tâche vitale qui, de chutes en remontées, doit être menée à bien avec grand sérieux et persévérance, selon la parole de Paul : « *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement.* »